

FRAGMENTS

Nouvelles et récits de Grèce

CHRISTOS CHRYSSOPOULOS ; MINOS EFSTATHIADIS ;
MARIA FAKINOÛ ; NIKOS MANDIS ; MARIA STEFANOPOULOU
GILLES ORTLIEB ; JIL SILBERSTEIN ; FRANÇOIS TAILLANDIER ;
ARNAUD ZUCKER ET ZISIS MELISSAKIS

FRAGMENTS

Nouvelles et récits de Grèce

Ouvrage codirigé par Vera Michalski-Hoffmann
et Catherine Fragou

BUCHET • CHASTEL

Les auteurs grecs Christos Chryssopoulos, Minos Efstathiadis,
Maria Fakinou, Nikos Mandis et Maria Stefanopoulou
sont représentés par Iris Literary agency, irislit@otenet.gr.

Pour l'ensemble des photographies des deux cahiers hors-texte :
© Jacques Lacarrière avec l'aimable autorisation de Sylvia Lacarrière.

© Libella, 2019
ISBN : 978-2-283-03262-6

LA NUIT DE L'ARCADIE
par Christos Chryssopoulos

Traduit du grec par Anne-Laure Brisac

Peu lui importaient l'aridité du paysage, la terre poudreuse, la roche et les roseaux, le soleil qui lui brûlait les épaules et la poussière qu'il soulevait à chaque pas... Personne ne le connaissait et il ne prêtait aucune attention aux gens qu'il croisait. Il ne connaissait personne et on le regardait avec circonspection et curiosité. Il marchait d'un pas égal, mais demeurait aux aguets. À chaque tournant un mauvais coup semblait possible.

Le premier jour, il longea la mer. Il suivit la ligne de côte, les yeux toujours fixés au loin, glissant sous la crête des vagues, s'arrachant à la terre. Les senteurs de pin et de sel s'entremêlaient. Quelle sensation étrange et apaisante – regarder les flots, là-bas, et respirer les effluves de la terre sèche et solide ! Il compta une foultitude d'embarcations, ce jour-là. Des barques et des caïques, des petits, des grands. Il vit des enfants patauger dans les vagues et des familles lézarder sur la plage. Il salua de loin des pêcheurs qui rentraient, leurs filets repliés, mais n'adressa la parole à personne. Quand le soleil commença de disparaître à l'horizon, il tourna le dos à la mer. Il marcha un bon moment à travers les champs en semailles. Puis passa la nuit dans le hameau le plus proche.

... on raconte que des enfants – combien, on ne sait –, jouant autour de ce temple, trouvèrent un cordeau et que, l'ayant attaché autour du col de la statue, ils disaient que la déesse s'étranglait. Les Caphyens, s'étant aperçus du méfait, tuèrent les enfants à coups de pierres. Après cet événement, les femmes du pays furent atteintes d'une maladie qui les faisait accoucher d'enfants morts ; la Pythie, consultée à ce sujet, ordonna de donner la sépulture et d'offrir des sacrifices funèbres tous les ans aux enfants qu'ils avaient fait périr injustement¹.

Au petit matin, la lumière découvrit les lieux : des maisons petites et vilaines, mal bâties et mal entretenues. Des routes inexplicablement larges sous un soleil écrasant. Nulle école, nul temple. Il reprit sa marche sans saluer personne. Il n'eut pas envie de connaître le nom de ce premier village. Il ne retourna pas vers la mer. Il bifurqua et se dirigea lentement vers les montagnes qui se dressaient à l'horizon. Il chemina très longtemps, ce jour-là. Entre l'or et l'indigo, l'ocre et l'argenté, de la lumière à l'obscurité. Il dormit à la belle étoile durant de longues heures. Il se leva avant l'aube et se remit en route sans tarder. Harassé. Puis de l'obscurité à la lumière, de nouveau. Trois fois encore, le même cycle... en un instant...

Quatre jours et trois nuits à traverser ce paysage sec et stérile. Le temps n'était qu'un souffle. Le soleil mettait sa

1. Pausanias, VIII, 23, 6-7. *NdT* : les extraits de Pausanias qui figurent dans ce texte sont tirés de sa *Description de la Grèce*, dans une traduction de l'abbé Gedoyn (Paris, Debarle, 1796).

résistance à rude épreuve. Ses nuits étaient dépourvues de rêves. Il traversa des villages hideux et peu accueillants – maisons étroites, places désertes, commerces crasseux. Il s’attendait à voir des gens différents. En bonne santé, heureux et bien bâtis. Qu’on le régale d’un verre de vin à la taverne, qu’on le gratifie de grandes tapes amicales dans le dos. Qu’on lui demande d’où il venait, où il avait trouvé ce bonnet, ce que signifiait son nom et ce qu’il venait faire par ici. Il s’était dit qu’il ferait bonne impression, que les gens sympathiseraient avec lui et lui proposeraient de l’héberger. Il s’était attendu à rencontrer des vieillards chenus, des femmes jeunes et belles – il sentirait son cœur battre sous leur regard et peut-être tomberait-il amoureux... La fatigue avait pris le dessus ; sa sérénité s’émoussait ; ses forces fléchissaient...

... il fut le premier à donner à Zeus le surnom d’Hypatus ou Suprême ; il ne voulut pas qu’on sacrifiât rien qui eût vie et fit brûler sur l’autel des gâteaux faits à la manière du pays et que les Athéniens nomment encore maintenant pélanoï. Lycaon, au contraire, porta sur l’autel de Zeus un enfant nouveau-né, le sacrifia et arrosa l’autel avec son sang. On dit qu’il fut changé en loup aussitôt après le sacrifice¹.

Contre toute attente, ceux qu’il rencontrait étaient des vieillards renfrognés, des jeunes mal élevés ; les femmes se cachaient le visage et pressaient le pas. Dans les tavernes, les clients le surveillaient du coin de l’œil, le désignaient d’un mouvement du menton à leur voisin ou tournaient la tête quand

1. Pausanias, VIII, 2, 3.

son regard se portait dans leur direction. Les commerçants qu'il rencontra se montraient rustres, les passants, sournois. Dévorés de curiosité, mais distants. Il croisa des paysans que leur terre stérile avait rendus revêches et bizarres, qui considéraient leurs champs avec mépris et crachaient sur le sol en poussant des jurons. Des villageois feignaient de s'intéresser à lui et l'interrogeaient d'un air soupçonneux : que venait-il chercher par ici, seul ? – faisant mine de ne pas comprendre ce qu'il voulait et lui prêtant les intentions les plus délirantes et les plus louches.

Comment éviter de croiser leur chemin ? La campagne était parsemée de constructions et de routes qui couturaient le paysage, de barrières qui délimitaient les propriétés... Impossible de se perdre le nez au vent loin de la présence des hommes. Carcasses de voitures, cabanes construites à la va-comme-je-te-pousse, panneaux publicitaires rouillés. Barriques en aluminium. Fils électriques. Monceaux d'ordures. Et la sensation, plus étouffante encore, que le moindre arpent de terre était une propriété privée. En vérité, ce paysage n'existait pas. Il le savait. Ce à quoi il aspirait, et qui dans son imaginaire correspondait à un environnement naturel, n'était que l'espace qui le séparait des hommes. Un espace jamais tout à fait vide.

Il s'allongea à même le sol, les yeux grands ouverts. Il ne voulait plus rencontrer personne. Autant se mettre à la merci des créatures familières de la terre. Se laisser envoûter par la magie du firmament, sous le voile de l'obscurité. En peu de temps, le ciel avait pris une teinte plombée et un mauve sépulcral masqua soudainement le bleu des dernières heures du jour. Il dénicha un endroit à découvert. Bien en vue. C'était là qu'il passerait la nuit.

... elle s'en prit à Pélias, le coupa en morceaux et le plongea dans l'eau bouillante, et ses filles le retirèrent du chaudron dans un tel état qu'elles ne purent pas même lui donner la sépulture. Elles durent alors changer de pays ; elles allèrent dans l'Arcadie, où on leur érigea ces tombeaux après leur mort. Aucun poète, du moins de ceux que j'ai lus, ne nous a appris leurs noms ; mais par leurs portraits que j'ai vus de la main de Micon, je sais que l'une s'appelait Astéropée et l'autre Antinoé¹.

La nuit se déversa tel un liquide noirâtre surgi d'une déchirure à l'horizon, plus sombre encore côté sud, au-delà de la vallée. Les collines, enveloppées dans une vapeur grise et cotonneuse, libéraient des arômes d'acanthé et d'herbe sauvage. Des parfums rehaussés par la rosée du soir. Dans les replis des rochers, derrière les gorges les plus encaissées, là où la lumière avait dû à jamais renoncer, les reflets de la roche nue ondulaient doucement. Les sommets dressaient leurs pics, minéraux, soulignant la sauvagerie d'un paysage qui se jouait du calme apparent. Il se laissa emporter par la beauté.

Peu à peu, le ciel se rapprochait de la terre, jusqu'à l'étreindre. Les sommets se dressaient vers les hauteurs, transperçant la voûte obscure. Comme s'ils pénétraient le firmament d'une étrange façon, là où la terre par instants s'élevait telle une main suppliante. Un moment de calme profond, à exacte distance entre le jour et la nuit. Ces instants fugitifs de silence absolu, quand les créatures de la journée se retirent dans leur repaire et que celles de la nuit ne sont pas encore sorties dans

1. Pausanias, VIII, 11, 3.

les ténèbres. Quelques nuages demeurèrent, immobiles. Le vent retint son souffle. Immobilité totale. Profond silence – en tendant un peu l'oreille, on aurait cru entendre la Terre rouler sa masse fantastique dans l'espace. Mais ce n'était qu'une impression trompeuse.

Quand le soleil se fut complètement retiré, à l'horizon et sur les flancs des montagnes il ne demeura plus qu'une lueur vaporeuse qui serpentait tel un filet de mercure dans les vallées. Sur la droite, non loin du sommet, on distinguait à peine deux ou trois ruines. Quelques créneaux à moitié écroulés, des murailles envahies par les herbes. Le château plongeait dans le noir, ultime souvenance d'une mémoire perdue. Secrète, effrayante, sépulcrale.

Un dernier souffle – puis la nuit. Le ciel et les étoiles. Des monts qui lancent leurs pics dans l'espace. Des gorges où le ciel s'enfonce dans les ténèbres. Des frontières qui s'effacent. Le velours épais d'un rideau de scène impénétrable. Et au-delà, une vie invisible. Des empreintes et des pas, des chuchotements, des respirations et des cris. Enveloppés dans l'obscurité.

... devant l'autel, presque au soleil levant, sont deux colonnes sur lesquelles il y avait très anciennement des aigles dorés ; on offre sur cet autel des sacrifices secrets à Jupiter Lycaon. Je n'ai pas cherché à m'informer de ce qu'on fait dans ces sacrifices ; que les choses restent donc comme elles sont, et comme elles ont toujours été¹.

Avec la nuit, le flux du temps se modifia. Pulvérisé en quelques secondes. Étiré à l'infini. Enfoui dans l'obscurité

1. Pausanias, VIII, 38, 7.

la plus épaisse. Arrêté net. Et soudain, là-bas, dans un halo jaunâtre, des lueurs qui s'élèvent sur les pentes charbonneuses de la montagne. Elles dessinaient l'une après l'autre un fil sinueux, suivant les détours des sentes escarpées. Elles traçaient d'inextricables volutes dans le chaos obscur. Certaines s'éteignaient, puis reparaissaient momentanément, d'autres demeuraient immobiles un instant avant de repartir, s'approchant ou s'éloignant en des itinéraires parallèles ou l'une derrière l'autre. Une chorégraphie de traces en mouvement. De loin, on aurait dit des braises de cigarettes balayées par le vent. C'étaient les autobus de campagne dans leur service du soir. Les derniers trajets entre les villages et la grande ville. Déboulant sur les pentes abruptes et frôlant les précipices. Les faisceaux de leurs phares rouillés faisaient des trous dans la nuit. C'est un moment étrange que ces heures-là. Un espoir furtif qui semble s'épuiser. Les montagnes dessinaient des contours dentelés, le château décharné faisait penser à une nef des temps anciens, naufragée, perchée sur le sommet. La nuit, venue d'un autre monde. Il n'y a peut-être que la nuit que...

... en allant vers la citadelle, on trouve à gauche le tombeau des fils d'Égyptus. Il ne renferme que leurs têtes ; les corps sont à Lerne dans un autre tombeau. Car c'est à Lerne qu'ils furent tués et, lorsqu'ils furent morts, les Danaïdes coupèrent leur tête pour faire voir à leur père ce qu'elles avaient osé faire¹.

Il céda à une furieuse envie de repartir, d'un élan, sans raison. Il reprit sa route, vers la mer, de nouveau. Il n'attendait

1. Pausanias, II, 24, 2.

plus rien. Peut-être la nuit avait-elle épuisé la ferveur, la fougue qui l'avait conduit jusqu'ici. Le prochain village marquerait sans doute le signal du retour.

Des femmes aux bras chargés de sacs, des enfants qui hurtaient en courant et des vieillards avec leur pain serré sous le bras le dépassèrent. Déjà les premières habitations : des maisons basses et mal entretenues, comme celles de l'autre village, qui donnaient sur des routes étroites, peu engageantes. Cette petite bourgade sans âme était un peu plus vaste qu'un village. Le soleil lui brûlait la nuque. Sa silhouette se refléta dans une vitre. Un homme passa derrière son dos : allure misérable, cheveux hirsutes, mains et visage noircis par le soleil, dos voûté. Il sentit la poussière et la sueur qui baignaient son corps. Rien ne le retenait dans ce village. Sa pensée flottait, ses idées vagabondaient, erratiques, désordonnées, dépourvues de sens.

... depuis l'aventure de Lycaon, l'on raconte qu'un autre sacrifiant à Jupiter Lycéus avait été aussi changé en loup ; qu'il reprenait figure d'homme tous les dix ans, si dans cet intervalle il s'était abstenu de chair humaine, et qu'autrement il demeurait loup pour le restant de ses jours¹.

C'est alors qu'il découvrit un terrain vague qui donnait au loin sur la mer. Une parcelle autrefois entourée d'une clôture – à présent effondrée. Au centre, on apercevait un amas de pierres, un petit tumulus de ruines. Tout autour se dressaient d'épais roseaux se balançant sous la brise. Il s'avança vers l'entrée du champ. À l'horizon, l'eau faisait

1. Pausanias, VIII, 2, 6.

comme un miroir étincelant, tandis que le soleil s'élevait dans le ciel. Le gardien était à son poste, silencieux ; l'homme lui adressa un signe de la main, on aurait dit qu'il essuyait d'un revers de manche la poussière sur la table devant lui. Il comprit que la voie était libre. À chaque pas sa fatigue se faisait plus intense. Un sentiment de résignation : l'épuisement et le découragement lui avaient ôté toute volonté, l'avaient empli d'une étrange amertume. Quoi qu'il se passe, quelque événement qu'il survienne, plus rien n'avait de sens, à présent.

Deux débris de pierre se trouvaient disposés symétriquement l'un par rapport à l'autre. C'était une petite construction quadrangulaire. Seuls subsistaient le seuil et quelques meulières rescapées des murs latéraux. Quatre marches menaient à un autel de faible hauteur au milieu de nulle part. Rien d'autre. Il examina les pierres un long moment, sans trouver le moindre indice permettant d'identifier la construction.

L'un des édifices était dans un état misérable. Envahi par les herbes, noir, la maçonnerie dévorée par les ans, avec de profondes fissures englouties sous le sable. L'autre, à côté, tout aussi sombre, écroulé, avait cependant été soigneusement nettoyé des herbes folles et des racines, de la terre et du lierre desséché. Comme si quelqu'un en prenait soin, avec dévotion, depuis toujours.

Il resta interdit devant le mystérieux monument. De longues minutes durent s'écouler, ou peut-être le temps de la visite touchait-il à sa fin : le gardien avait quitté sa table et faisait retentir la sonnerie. Il demeura figé : peut-être ces vestiges avaient-ils le pouvoir d'expliquer cette inquiétante

étrangeté qu'il ressentait depuis le début de son périple. Ou plutôt, cette sensation pénible d'être sans feu ni lieu, d'avoir l'impression que son être ne lui appartenait plus, non pas qu'un autre s'en soit emparé, mais qu'il s'était dissous tout au fond de lui-même, sans prévenir. Ce lieu n'était pas le sien, il n'y avait nulle place. Le découragement le saisit : aucun sentiment d'être ici chez lui, comme il l'avait imaginé. Et à présent, au moment de s'en retourner, l'espoir et la chaleur insupportable le retenaient de leurs griffes aiguisées.

... quelques-uns m'ont raconté des histoires d'animaux qui jamais n'existent, de griffons à peau tachetée ainsi que de léopards, ou de tritons à la voix d'homme¹.

Il recula de quelques pas pour mieux contempler le monument et, à cet instant, le cadre doré à la feuille entra dans son champ de vision, délimitant la scène qu'il avait sous les yeux. Sur la surface plane et lisse du verre qui protégeait la toile, la perspective se disloqua soudainement. Là où la nuit obscurcissait le paysage, entre les montagnes, il distingua le reflet du tableau accroché au mur derrière lui. À la même hauteur, dans le même cadre ombreux. La salle se vidait de ses derniers visiteurs – il entendait leurs pas s'éloigner vers le fond. Il retenterait l'expérience – une prochaine fois. Il se dirigea vers la sortie et prit le chemin du retour. Il serra son livre contre lui. Dans sa tête résonnaient les récits du voyageur antique. La prochaine fois, peut-être réussirait-il à porter ses pas plus loin, lui aussi...

1. Pausanias, VIII, 2, 7.

FRAGMENTS

Le gardien lui adressa un petit signe d'encouragement et éteignit les lumières derrière lui. La galerie s'obscurcit peu à peu – puis le noir, et tout disparut. De nouveau la nuit sans lumière, la nuit grecque. Il reviendrait le lendemain...

IKIRU

par Minos Efstathiadis

Traduit par Lucile Arnoux-Farnoux

Tout le monde l'appelait « le petit bois ». C'est seulement quand les avis commencèrent à être publiés que certains se mirent à le désigner comme un « terrain communal proche de l'église Saint-Jean ». Nous, ça nous faisait tordre de rire, parce que nous étions des enfants et que nous pouvions encore nous le permettre. On aurait beau changer son nom, cela resterait toujours le petit bois, un bout de terre en pente, si brun qu'il paraissait imbibé en permanence d'une substance inconnue, que nul n'était capable d'identifier. Les couples illégitimes connaissaient bien la sensation que procurait cette terre. Dénué de tout éclairage, le petit bois les accueillait traditionnellement dans sa bienveillante obscurité. Il faisait environ deux cents mètres de long pour cinquante de large, et ses pins penchaient du côté de la route, plantés si serré qu'ils ne parvenaient pas à pousser beaucoup. Aujourd'hui encore, vingt ans après, ils me semblent toujours les mêmes. Bizarrement, les pins sont restés enfants et peut-être qu'ils continuent à rire.

Le maire était avocat et portait invariablement des vestes bleues croisées à boutons dorés. Peut-être se rêvait-il en amiral, nous voyons tous de drôles de choses la nuit. Sa

moustache teinte en noir et sa réputation d'orateur brillant le précédaient partout. Avec le temps et sa voix de basse, il avait réussi à en persuader plus d'un que le culot constitue une qualité rare.

À cette époque, le nombre de voitures se mit à augmenter régulièrement, tandis que le plan d'urbanisme de la ville demeurait inchangé. Tous s'obstinaient à converger vers les trois rues centrales, qui étaient pleines de monde et embouteillées en permanence. Il n'y avait pas de place pour se garer et le mécontentement grandissait. On ne tarda pas à entendre la formule :

« Il faut que le maire trouve une solution, à la fin ! »

Très vite celui-ci annonça que le petit bois allait être transformé en parking municipal. Et les pins ? La belle affaire, les pins, nous les transplanterons ailleurs, la ville a bien assez de verdure, aucun doute là-dessus, ce n'est pas comme si nous étions à Tokyo, que diable, ajoutait-il à la fin de chaque discussion.

Dès le début, il y eut des contestataires mais ils ne seraient arrivés à rien contre le maire. C'étaient des marginaux, brouillons de nature, dont j'appris plus tard qu'ils lisaient Rimbaud et écoutaient Peter Hammill. Celui qui réussit à les unir et à leur donner du souffle, ce fut le Français. Je crois qu'aucun de nous n'avait retenu son vrai nom. Moi, je ne l'appris qu'à la fin, par force.

Le Français était apparu sans bruit dans la ville quelques mois auparavant, il avait loué une vieille maison de deux pièces sur la plage et essayait déjà de former ses premières phrases en mauvais grec. Il peignait avec frénésie et quand on lui demandait quel était son métier il ne répondait rien. Chaque jour, généralement l'après-midi, il prenait son

chevalet et son matériel, descendait au port, s'installait au même endroit et commençait. Pas un seul de ses tableaux ne représentait la mer, ni le moindre bateau, ni rien d'approchant. Ses peintures étaient des pluies de couleurs, des réminiscences d'espaces déchirés, des plongées dans les cœurs battants de la matière.

Un jour, le bruit courut qu'il donnait des cours particuliers aux jumeaux Papayannakis. Leur mère, selon ses dires, avait décidé de saisir cette occasion pour amener un Français à la maison, afin qu'il enseigne la douce langue des diplomates à ses bambins de onze ans. Un emballement général ne tarda pas à se produire et bientôt le Français se trouva submergé de demandes de leçons. Il garda cependant le temps nécessaire pour continuer à peindre en silence et sans souci à sa place habituelle. En même temps, tous, comme s'ils s'étaient donné le mot, cessèrent de l'appeler « le Français » et adoptèrent la dénomination un peu comique de « Messié ». C'est ainsi que ses élèves, et avec eux toute la ville, l'appelaient désormais.

Il ne donnait que des leçons particulières et refusait de prendre des groupes. Il m'est impossible d'estimer combien d'élèves il avait, ils étaient légion. Il en arriva même à donner des cours à Sakis Kotsyfas, le garçon le plus dur du collège, un mélange entre Marlon Brando dans *Sur les quais* et un robuste berger valaque dans son village de montagne. Des années plus tard, il devait devenir le caissier éternellement transpirant et acariâtre de l'agence locale de la Banque nationale.

À dire vrai, Messié avait pour élève absolument qui il voulait. C'était lui qui les choisissait et non le contraire. À sa longue liste s'ajouta mon condisciple Nestor, qui à seize ans faisait une tête de moins que les autres garçons, et n'était pas plus épais

qu'une feuille de papier à cigarette. Il était sans cesse plongé dans les livres, parlait peu et semblait en permanence retiré dans un monde qui lui était propre, auquel les autres non seulement n'avaient pas accès mais n'imaginaient même pas qu'il pût exister. Sans effort particulier, il avait gagné le respect de l'école tout entière. Si un professeur le poussait dans ses retranchements en répétant une question, Nestor le regardait un moment dans les yeux de son regard distant, bleu azur, puis lâchait une réponse qui apparaissait presque toujours comme un prolongement nécessaire de la question elle-même.

Quelle métamorphose eut donc lieu à la fin de l'automne ? C'est le moment où Messié apprit que le petit bois allait être transformé en parking. Les traits de son visage eux-mêmes furent altérés par l'anxiété, à moins que ce ne fût par sa capacité à prévoir l'avenir. Il se mit à tenir de longs monologues, s'efforçant de changer le cours annoncé des choses. Pour la première fois j'entendis que la résistance constitue la composante la plus fondamentale de la liberté. Il nous recommanda à plusieurs reprises de voir *Ikiru* de Kurosawa. Il se révéla rapidement que c'était mission impossible, puisque dans les trois vidéoclubs de la ville on nous assura que ces noms n'existaient pas et qu'ils étaient le fruit de l'imagination de ce foutraque de Français.

Le maire entrevit dès le début qu'il aurait un problème avec Messié. C'est la raison précise pour laquelle il décida de lui demander d'enseigner le français à ses deux jeunes fils, en échange d'une rémunération deux fois plus élevée que celle en usage. Il l'invita même à la mairie pour donner un tour plus officiel à son offre. Messié, qui parlait déjà assez bien le grec et le comprenait mieux encore, lui répondit qu'il n'était pas question qu'il s'occupe de ses rejetons. S'enfonçant davantage, le

maire commit alors l'erreur fatale de lui proposer, à défaut, un emploi municipal, un poste élevé de conseiller pour les affaires culturelles, une bonne place assortie d'un confortable salaire. Pouvait-il manifester plus clairement qu'il voulait l'acheter ? On raconte qu'on entendit la voix de Messié jusque sur le trottoir devant la mairie :

« L'ARGENT TU PEUX TE LA METTRE DANS LA CUL ! »

Il ne maîtrisait pas encore tout à fait le genre de certains substantifs.

Tous ceux dont j'appris par la suite qu'ils lisaient Rimbaud et écoutaient Peter Hammill s'unirent comme par magie sous la baguette réactionnaire de Messié. Ils n'étaient pas très nombreux mais il s'avéra que cela suffisait. Quand les deux bulldozers arrivèrent dans le petit bois pour commencer les travaux de terrassement, ils trouvèrent une quarantaine de personnes qui les attendaient. Sans dire un mot, ces gens les entourèrent et s'allongèrent par terre, chacun enserrant étroitement les pieds de celui qui le précédait. Trois d'entre eux restèrent debout avec des panneaux où on pouvait lire « Crime contre la nature », « Ici on tue des arbres » et « Le maire qui n'aimait pas le vert », tandis qu'un dernier guérillero prenait des photos sans discontinuer. Les conducteurs de bulldozer, saisis d'une sainte frousse, partirent en courant, abandonnant leurs machines encerclées.

L'incident prit des dimensions inouïes et les photos furent publiées dans les journaux de la capitale. On écrivit des articles, on donna des interviews, la rumeur courut même qu'on en avait parlé à la télévision. Ce fut l'une des rares fois où le maire tout-puissant dut faire marche arrière, et même battre précipitamment en retraite. On entendit exprimer des réserves quant au caractère légal de la poursuite des travaux,

des interrogations sur la véritable volonté de la société locale, et autres formules ronflantes.

Le peintre de paysages inexistantes et ses quarante résistants avaient réussi, contre toute attente, à sauver le petit bois. Il continua pour sa part à donner ses leçons ; jamais plus il ne fit allusion à l'affaire ni ne sembla un seul instant considérer qu'il avait remporté une victoire. S'il y avait un changement, il se remarquait dans ses tableaux qui, étrangement, étaient devenus plus fluides et noirs, comme si une obscurité liquide se déversait en eux.

Plus de deux mois s'étaient écoulés et le hasard fit que Messié était dans ma chambre à cette heure-là de l'après-midi. Il venait me donner une leçon par semaine, n'ayant pu trouver davantage de temps à me consacrer. Mon ami Yannis Chronopoulos frappa à la porte d'entrée et, comme personne ne répondait, il ouvrit et se précipita dans la maison. Mes parents n'étaient pas là. Il m'appela deux fois à tue-tête avant que j'aie le temps de bondir hors de ma chambre.

- Il vient d'arriver un truc incroyable !
- Quoi ?
- Messié s'envoie Katerina !
- Conneries. Qui t'a dit ça ?
- Ça fait deux mois qu'il la saute dans le petit bois. Le maire l'a découvert, son père l'a appris, il lui a flanqué une raclée et elle a tout raconté.

J'étais resté sans voix. Katerina avait dix-neuf ans et n'était peut-être pas considérée comme la fille la plus canon de la ville, mais lorsqu'elle te regardait avec ses grands yeux, le sol s'ouvrait tout à coup et t'engloutissait. Tout ça, c'est-à-dire les yeux de Katerina, le sol qui s'ouvrait en deux et Messié

qui la sautait dans le petit bois, je le voyais de manière très précise devant moi. La bouche sèche, je demandai :

- Et maintenant... qu'est-ce qui va se passer ?

- S'ils le trouvent ils vont le démolir, voilà ce qui va arriver, répondit Yannis.

À cet instant, Messié sortit de ma chambre, s'avança très lentement, nous dépassa, prit sa veste (une veste dans un cuir noir et souple que je rêvais de voler depuis le premier jour), lança un « bonsoir » à la cantonade, ouvrit la porte et disparut.

Tout ce que Yannis avait débité dans notre salon se claironnait déjà aux quatre coins de la ville. Pour l'essentiel, les faits étaient avérés. Messié entretenait une liaison amoureuse avec Katerina, son élève de dix-neuf ans, ils se rencontraient à la tombée de la nuit dans le petit bois, le maire avait été le premier à découvrir et à révéler la chose, Katerina l'avait reconnue, non sans avoir reçu quelques baffes du babouin court sur pattes et mal dégrossi qui prétendait être son père. Le maire cependant avait franchi une nouvelle étape, en dévoilant que Messié était marié à Paris et père d'une petite fille de sept ans nommée Annabelle.

Messié ne s'enferma pas dans sa chambre, ne quitta pas la ville, comme la plupart s'y attendaient. Il arrêta toutes les leçons, sans le moindre avertissement ni la moindre explication à qui que ce soit. Tous les après-midi, il sortait de chez lui et allait au port s'installer à sa place habituelle, pour peindre jusqu'au coucher du soleil. Ses paysages devinrent même plus lumineux. Du moins c'est ce qu'il me sembla à moi. Je peux me tromper, la lumière joue de drôles de tours. En tout cas, le dernier tableau que je vis était tout jaune, un soleil dissous et éparpillé partout, un soleil qui finalement l'avait emporté.

Quatre jours plus tard, son propriétaire passa, à huit heures du matin comme il en avait l'habitude, pour encaisser son loyer. La porte d'entrée était ouverte, Messié ne fermait jamais à clé. Il se trouvait encore endormi dans son lit avec un incompréhensible sourire étalé sur le visage. Le propriétaire commença à lui parler puis fut obligé de le secouer pour le réveiller. Horrifié par la raideur du corps glacé, il appela aussitôt la police.

Trois policiers vinrent d'abord, puis cinq, puis sept. Le chef de la sûreté en personne dut écarter la couverture qui recouvrait le corps, car les autres restaient figés devant ce spectacle inédit. Il n'y avait pas beaucoup de sang, quelqu'un demanda même si on avait vérifié le pouls et s'il ne serait pas encore vivant.

Un médecin légiste de haute taille, doté d'une bosse impressionnante, arriva l'après-midi même. On raconte que, dès qu'il vit le visage souriant du mort, il sourit à son tour, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie secrète mais contagieuse. Cinq minutes lui suffirent pour une première estimation, qui se révéla finalement juste. On avait tué Messié de deux coups de couteau dans le cœur. Selon toute vraisemblance on avait utilisé un simple mais solide couteau de cuisine. Le médecin légiste affirma qu'on l'avait frappé après minuit mais qu'il n'était mort qu'une heure après au moins. Messié était-il resté conscient durant cette heure critique ? Oui, très probablement. Mais alors pourquoi n'avait-il rien fait pour éviter l'issue fatale ? Pourquoi, bien que blessé, n'avait-il pas tenté de se lever de son lit ? Et surtout, par-dessus tout, pourquoi était-il mort en souriant ?

La ville vécut quinze jours sans précédent. Où que l'on aille, quoi que l'on entende, cela avait rapport avec le meurtre. On imagina d'incroyables scénarios, on bâtit les théories les plus farfelues, même si personne n'osa soutenir ouvertement qu'il

avait été tué par des extraterrestres. Un inspecteur de police de la Criminelle fut envoyé d'Athènes, un fumeur invétéré qui prenait continuellement des notes dans un petit carnet rouge. Il en vint à interroger à plusieurs reprises le maire. Leur conflit à propos du petit bois, le fameux cri « L'ARGENT TU PEUX TE LA METTRE DANS LA CUL ! » et les révélations subséquentes au sujet de la situation familiale de Messié faisaient de lui le meurtrier potentiel numéro un.

L'enquête n'aboutit à rien. Et l'on n'aurait jamais trouvé l'assassin s'il n'avait décidé de se dévoiler lui-même. Un vendredi matin, Katerina se présenta au commissariat et demanda à voir l'inspecteur de police d'Athènes. Lorsqu'ils furent seuls tous les deux, elle lui dit que peu avant elle avait rencontré Nestor dans la rue. Au début elle avait cru qu'il s'agissait d'un hasard, mais elle avait rapidement compris qu'il l'avait suivie. Il lui avait proposé de s'asseoir sur un banc derrière la fabrique de glace.

- Comment te sens-tu à présent ?
- Très mal.
- Ça va s'arranger. Il suffit que tu comprennes ce qui s'est réellement passé.
- Mais qu'est-ce qui s'est passé, Nestor ?
- J'ai libéré trois personnes.
- Qu'est-ce que tu as fait ?
- J'ai brisé nos chaînes. Chaque nuit je le regardais te toucher. Ce n'était pas un rêve, je le savais. Je voyais la réalité dans mon rêve. Il étendait ses mains partout. Il fallait que je nous libère. Pas seulement toi et moi... mais lui aussi, d'ailleurs.

Katerina était partie en courant, elle s'était enfermée un moment dans sa chambre et elle avait pleuré, elle avait pleuré

pour tous les trois. Deux ans auparavant, elle avait donné, par plaisanterie, un demi-baiser à Nestor au cours d'une soirée.

Le meurtrier fut arrêté en milieu de journée. On le trouva dans sa chambre, assis tout seul en train de lire paisiblement un recueil de poèmes d'Edgar Allan Poe. Il reconnut immédiatement son acte. Un peu après minuit, il était entré tout à fait normalement par la porte dans la maison de Messié et l'avait trouvé en train de dormir couché sur le dos. Une faible lumière filtrait par la fenêtre et se répandait sur le corps allongé. Nestor écarta la couverture, aussi précautionneusement qu'il le pouvait afin de ne pas le réveiller, il repéra l'emplacement exact du cœur, saisit à deux mains le couteau de cuisine qu'il avait apporté de chez lui et l'enfonça brusquement. Messié émit un hurlement étouffé, si bref que le silence de la nuit l'engloutit aussitôt, et ouvrit les yeux. Sans tarder, Nestor renouvela le coup au même endroit. Et alors, tandis qu'il tenait le regard fixé sur son bourreau, Messié sourit. Nestor crut qu'il s'agissait de quelque réaction involontaire et que la mort allait arriver en une fraction de seconde, soudain cependant il entendit ce chuchotement. Cela ne ressemblait déjà plus à la voix de Messié, mais cela sortait encore de sa poitrine, très bas, comme s'il lui révélait le plus grand des secrets :

– Remets-moi... la couverture.

Nestor obéit. Il remit la couverture en place et partit. Il devinait déjà que Messié ne le dénoncerait pas.

Il passa sept ans en maison de correction et en prison. On dit qu'il bénéficia de circonstances atténuantes en raison de son âge et de ses aveux. Durant cette période, il acheva sa scolarité et obtint son premier diplôme universitaire, en sociologie.